

Tarte, vin et ciné-club

Par Nicolás Román Borré



Un autre texte de notre ami colombien Nicolás Román Borré (Le Gyptis) sur le ciné-club et le cinéma que nous voulons dédier aux autres amis de l'ASPAS pour saluer leur beau travail en faveur du cinéma latino-américain avec la 18^e édition qui débutera cette année dès le 20 mars prochain. Lire le texte en espagnol sur le blog de l'auteur.

J'avais souvent reçu des invitations de ce ciné-club anarchiste, mais sa programmation correspondait peu aux sujets qui m'intéressaient, et à mes goûts de cinéphile. Et j'arrivai au bar – en réalité, un garage – avec un sentiment ambivalent, sachant par leurs affiches que les films projetés appartenaient au genre série B, et même C (catégorie dont j'ignorais jusqu'alors l'existence).

On y présentait souvent des films de Demofilo Fidani – réalisés sous le pseudonyme de Miles Deem – de Carlos Aured, de George Andrew Romero et de Kenji Misumi... Beaucoup de films de zombie, ou de films d'horreur généreusement nappés de sauce tomate. Il y avait aussi d'autres titres suggestifs comme Jesus Christ Vampire Hunter.

Ce qui m'avait décidé à y aller ce soir-là, c'était la projection d'un documentaire sur le coup d'État qui venait de renverser le gouvernement légitime de Manuel Zelaya au Honduras¹, suivie d'un débat sur l'implication des États-Unis dans cette opération.

C'était la première fois que je me rendais dans un local anarchiste marseillais. Le garage en question s'avérait être une fenêtre ouverte sur les théories du penseur Piotr Kropotkine. Il était décoré de peintures gothiques où s'entremêlaient des nus enchaînés. Les murs étaient plongés dans une totale obscurité. Les étagères regorgeaient d'opuscules contre l'oppression de l'État et de divers manuels expliquant comment se

1 Honduras : Semillas de libertad

libérer du joug de la société et faire immédiatement la révolution. On pouvait aussi y trouver une série d'ordinateurs pour le surf et le hacking, un équipement acoustique complet, un studio de télévision amateur comprenant un fond vert, et deux caméras : une Sony PD 170 et une Panasonic AG 200, ainsi que de nombreux vêtements, notamment des combinaisons de travail et des manteaux pour qui en aurait besoin. Une énorme pancarte annonçait : « Servez-vous. Tout est gratuit. »

Parmi les tracts subversifs qui étaient mis à disposition, mon regard s'était arrêté sur ceux qui avaient des tendances écologiques, j'en avais donc sélectionné quelques-uns, résolu à m'installer là afin de les lire lorsque, soudainement, une main parfumée au santal saisit un exemplaire semblable au mien, et me fit remarquer sa présence.

Je fus stupéfié par sa beauté au premier coup d'œil. Impossible de ne pas tomber en admiration : pommettes nacrées, lèvres gothiques, cheveux punk et une magnifique paire de seins dont la perfection était soulignée par un décolleté plus provoquant que celui de Maila Nurmi dans le rôle de Vampira. Paré d'une robe noire ajustée à la limite de l'indécence, son corps criait à la face du monde la sensuelle exubérance de la nature.

Elle était vraiment d'une incroyable beauté, et elle le savait. Avec son piercing à la base du nez qui lui donnait un air de Lisbeth Salander, ce personnage de Stieg Larsson, c'était un elfe irréel, tout droit sorti de *Millenium*. L'elfe se transforma en un être de chair et de sang, quand elle m'adressa la parole. Et à son « Dis-moi tout », je restai sans voix. Depuis son apparition, j'étais dans une autre dimension, et, pour être exact, dans ma tête, trottait l'air de Marie, la chanson de Damien Saez : T'es trop jolie, Marie/bien plus jolie que Paris, Marie/bien plus belle que la nuit/plus jolie qu'Arletty/plus jolie que Les enfants du paradis./Et puis t'es si bonne, Marie/avec tes seins qui pointent/comme les cathédrales/on dirait Notre-Dame/on dirait les pyramides.

Haussant le ton, elle répéta : « Dis-moi tout ! » Je comprenais qu'elle ne badinait pas. C'était un défi intellectuel, direct, un cri de combat, loin de tout imaginaire charnel.

La fille avait vingt ans tout au plus. Ses hormones révolutionnaires, avides d'idées nouvelles, faisaient le tour des présents pour exorciser sa sensation d'injustice sociale.

On lisait dans ses yeux une volonté acharnée d'en découdre et j'étais tout simplement le type qu'elle avait choisi pour la soirée.

Je lui parlai des frustrations de la Gauche sur le vieux continent, de ses échecs, qui étaient aussi les nôtres. J'évoquai la difficulté de définir un courant progressiste, commun à tous les pays, comme c'est le cas avec les États-Unis, la fossilisation du Parti communiste, l'oubli de l'Internationale au XXI^e siècle, le mythe trotskyste et l'anarchisme collectiviste. J'avais cité Sébastien Faure, Pierre-Joseph Proudhon et les anarchosindicalistes.

Elle avait ébauché un léger sourire et, avant de lui laisser dire quelque chose, j'en profitai pour lancer les hostilités dialectiques. Je lui demandai de m'expliquer pourquoi il fallait payer pour rentrer au ciné-club, alors que tout était censé y être gratuit. Et pourquoi, alors qu'on était soi-disant libre de donner ce qu'on voulait, on m'avait demandé, à l'entrée, et à plusieurs reprises avec insistance : « Vous ne pourriez pas donner un tout petit peu plus ? »

Pendant une fraction de seconde, tout ce qui la rendait parfaite avait disparu. Un rictus apparut sur son visage, ses pupilles se contractèrent... L'affrontement qu'elle cherchait pouvait commencer.

La punkette brandit son fleuret avec talent et à l'exception de mes propos virulents sur le Parti démocrate aux États-Unis (que l'on considère ce parti en France comme étant de gauche ou de centre gauche m'a toujours paru surréaliste), elle contesta tout ce que j'avais dit à propos de la Gauche. Pour elle, comme pour tout anarchiste qui se respecte, aucun parti politique ne méritait d'être pris en compte, toutes ces organisations démocratiques étant à des années-lumière des changements structuraux nécessaires.

Elle avouait avec enthousiasme son intention d'accompagner le mouvement révolutionnaire qu'exaltait le documentaire sur le Honduras, et défendait la décision du ciné-club anarchiste de réunir des fonds pour lutter contre l'impérialisme du cinéma commercial. Elle était aussi très critique envers les ciné-clubs proposant des films

d'Ingmar Bergman, et envers les salles de cinéma d'Art et d'Essai qui, pour elle, étaient une incarnation du snobisme.

Sincèrement, je ne pus savoir si la jeune femme était ingénue ou si j'avais fini par m'embourgeoiser... Pendant qu'elle rêvait d'accompagner le peuple du Honduras dans sa lutte, j'aspirais pour ma part à une seule chose : me faire masser le dos par ma femme dès la fin de la séance. L'accumulation de luttes perdues avait-elle fini par produire son effet ? L'âge, peut-être ? Mes idéaux avaient-ils cédé face au conformisme régnant dans les pays du monde développé ?

Pourtant l'anarchiste avait raison, concernant la « passivité » des ciné-clubs face aux situations politiques urgentes dénoncées dans les films que nous montrons. Car si les ciné-clubs restent des entités subversives du secteur audiovisuel, ils ont besoin de temps pour cultiver un public critique et potentiellement engagé. En revanche, je ne pouvais accepter, sous aucun prétexte, venant d'une organisation qui présentait sans scrupule des films comme *L'empreinte de Dracula*, *Hanzo the Razor*, *Karzan le fabuleux maître de la jungle* et *Danger : Diabolik*, sa position méprisante vis-à-vis du travail des ciné-clubs et des espaces alternatifs non commerciaux.

Un ciné-club est dans son droit le plus absolu de montrer, par simple curiosité cinéphile, *El espanto surge de la tumba*, ou une rétrospective du cinéma trash. Mais dénigrer les ciné-clubs qui passent *Metropolis*, *Hiroshima mon amour* ou *Nostalgie de la lumière* avec pour seul argument que ces œuvres ne sont pas assez « originales », c'est ne pas avoir compris, selon moi, ce qu'est la véritable essence de l'activité ciné-clubiste.

Ce soir-là, je repartis du garage assez contrarié. Je m'interrogeai sur les nécessaires qualités esthétiques, historiques ou sociales d'un film comme conditions sine qua non de sa programmation dans l'activité d'un ciné-club. Je me souvenais de celui de l'Université Nationale de Bogota, qui avait programmé un cycle de films X et qui « s'était justifié » par la qualité des invités participant aux discussions : sexologues, sociologues, dirigeantes féministes et psychologues.

Les jours suivants, je poursuivais ma réflexion sur les critères de programmation de films, lorsque les facéties du destin voulurent que je reçoive par courrier électronique une invitation d'un ciné-club clandestin. Le mail ressemblait à un télégramme rédigé par la Résistance durant la Deuxième Guerre mondiale. Il n'avait pas d'expéditeur, les indications étaient d'une extrême concision et il s'achevait par cette mention en italique : « L'entrée se fait par la petite porte. »

À ma première dans ce ciné-club, un vendredi d'automne, il faisait un froid polaire. Mais j'avais toutes les raisons du monde de braver les conditions climatiques : on y projetait *Vanya*, 42^e rue, le dernier opus de Louis Malle, inspiré d'une pièce d'Anton Tchekhov.

Il tombait, ce soir-là, un épais brouillard dans le plus pur style londonien et je me gelais littéralement, en marchant dans la rue sans pouvoir trouver la petite porte en question. Quelques minutes plus tard, un couple d'amoureux passait près de moi et, tout étonné, je les voyais ouvrir ce qui paraissait être un poste du réseau téléphonique incrusté dans le mur, mais qui, finalement, s'avérait être un portillon menant à un sous-sol. Je les suivais en me pressant pour descendre les escaliers dans la pénombre jusqu'à ce que, les deux amoureux ayant disparu, je me retrouve soudain tout seul dans une espèce de cave meublée de chaises, de coussins et de vieilles affaires. Sur place, pas une affiche ni le moindre feuillet sur la séance ne permettait de deviner une activité cinéophile. Sur la droite, des mélodies d'une autre époque s'échappaient en vibrant d'un piano. Une immense carte de l'U.R.S.S. s'agrippait de tous ses ongles au plafond. Au fond, un comptoir qui avait dû servir de diverses et très nombreuses boissons semblait avoir fait son temps. Finalement, après avoir monté quelques marches, je remarquai des centaines de cartons à œufs et autant de bouteilles vides qui attendaient une main bienveillante pour être réutilisés.

Loin d'être clémente, la température de cet espace souterrain était, elle aussi, glaciale. La cave était inhabitée, ceux que j'avais suivis avaient disparu, et pour couronner le tout, quelqu'un avait éteint l'unique ampoule du lieu. Je passai un bon

moment dans l'obscurité... que j'occupai à me heurter à un certain nombre de chaises et à me demander dans quel genre de bouge j'avais bien pu me fourrer, avant de me diriger vers l'endroit le plus éloigné, attiré par l'écho d'une musique.

Après avoir grimpé les marches d'un escalier en colimaçon, je débouchai sur un salon décoré avec des affiches de théâtre et peuplé de chats bucoliques dormant sur des fauteuils où leurs griffes avaient laissé des traces. Une chanson chauffait l'ambiance jusqu'à ébullition. C'était le fameux morceau « Antisocial » du groupe de hard rock français, Trust, un air qui a toujours beaucoup plu aux anarchistes et dont le premier couplet commence par le célèbre : Tu bosses toute ta vie pour payer ta pierre tombale.

Je me demandais sur quelle sorte de jeunes punks j'allais bien pouvoir tomber lorsque quelqu'un monta le volume du son au meilleur moment de la chanson : Antisocial, antisocial, antisocial, antisocial... J'entendis d'abord une série de cris frénétiques hurlant ANTISOCIAL à l'unisson, et qui devint, après un bref silence, un immense beuglement euphorique et solidaire : ANTISOCIAAAAAAAAAAAL.

Je fus saisi d'un sentiment de crainte. Moi, qui avais pourtant tenu un bar de rock, moi qui m'étais toujours considéré comme appartenant à la gauche progressiste, moi qui en bon militant ciné-clubiste avais risqué ma paye pour pouvoir louer des bobines de 35 mm, j'avoue que j'ai alors hésité. Je voulais faire demi-tour, descendre le petit escalier, revenir sur mes pas et sortir par le portillon à l'allure de poste de réseau téléphonique, pour aller prendre un café et rentrer chez moi.

Ma réflexion s'interrompit avec l'irruption, dans la salle, du premier antisocial, mort de rire, une bouteille de vin rouge à la main et des joues fortement teintées aux couleurs du doux élixir de la vigne. « Salut », me dit-il et je répondis à sa politesse, un peu déconcerté. Il s'approcha et me demanda « si je venais pour le film », ce à quoi je répondis par l'affirmative... Il me mitrailla alors d'une salve impressionnante de détails sur Vania. Il tenait à insister sur le fait que David Mamet avait écrit le scénario en se basant sur une pièce de Tchekhov et que dans ces conditions, qui ne ferait pas une production aussi réussie ?

Son français était impeccable et ses intonations montantes et descendantes dissimulaient l'ivresse provoquée par le vin. Sa connaissance cinéphile était plus qu'enviable, ses cheveux blancs me laissaient imaginer un homme proche de la soixantaine. Sa tenue vestimentaire d'une grande sobriété avait fini par éloigner mes craintes de me retrouver face à une horde de jeunes punks enfiévrés ou de pirates informatiques.

J'allai connaître ensuite les autres membres du groupe. Tous, « absolument normaux ». Je crois que le seul parmi les présents qui n'était pas tout à fait normal, c'était celui qui écrit ces lignes. La majorité des assistants venait du monde scientifique et de divers pays : France, Italie, Pologne, Hollande, Angleterre et Australie. Il y avait aussi un Vénézuélien, extrêmement sympathique, quelqu'un de bien, qui était le responsable du projet.

Et si le ciné-club était voué à la clandestinité, c'était parce que, le plus souvent, les films étaient présentés sans autorisation.

Ainsi s'expliquait cette espèce de mystère qui entourait la projection et l'absence de diffusion dans des médias traditionnels. Mais la particularité de cet espace culturel ne se limitait pas uniquement à son illégalité. À bien des égards, il s'avérait plus qu'audacieusement original : le ciné-club n'avait pas de nom, il n'organisait pas de cycles sur des thèmes précis, il ne disposait d'aucun support de communication écrit, et sa programmation variait selon l'animateur du soir.

Les furtifs se donnaient rendez-vous deux fois par mois, comme c'était le cas dans le sous-sol en question, selon des critères bien précis et chaque membre avait la responsabilité à tour de rôle d'une soirée de projection. La personne désignée devait choisir un film qu'elle affectionnait avec l'obligation d'en défendre la qualité et l'intérêt devant le public présent. Elle devait aussi se charger d'acheter le vin et de préparer des tartes qu'elle ferait déguster à la fin des débats.

Rajoutons encore, même si cela peut paraître évident, que la publicité extrêmement réduite, limitait considérablement les invitations directes du ciné-club au plus grand

nombre. De toute évidence, beaucoup y verrait une confrérie de petits-bourgeois où l'on mange et boit en discutant comme de pseudo-intellectuels... Mais la réalité voulait que les membres du ciné-club fondent leur activité sur les deux grands piliers de cette passion : partager une œuvre cinématographique et débattre de sa valeur.

Ses adhérents ne se contentaient pas d'une vision contemplative et idyllique du matériel photosensible. Ainsi, en montrant le film *L'an 01* qui traite de l'abandon consensuel de l'économie de marché – un sujet d'une brûlante actualité quatre décennies plus tard –, le ciné-club invita un collectif de défenseurs de l'environnement pour proposer des alternatives au système financier et quelques mesures concrètes pour s'opposer au productivisme.

Les semaines passèrent et les projections suivirent leur trajectoire occulte... Quelques verres de vin, beaucoup d'amuse-gueules, des tartes faites maison, de grandes discussions pleines d'esprit bohème, et, sans que je ne m'en aperçoive, j'avais rejoint leurs rangs. J'étais désormais devenu un membre d'un ciné-club clandestin, un cynique élément antisocial.

Mais les vieilles inquiétudes du militant ciné-clubiste étaient toujours là. Qu'était devenu notre engagement à gauche ? Quelle révolution de l'image avions-nous faite depuis notre toute petite salle underground ? Étais-je devenu un abominable bourgeois ?

Toutes ces interrogations accueillant de multiples réponses tournaient inlassablement dans mon esprit jusqu'à ce que je reçoive un autre courrier électronique du ciné-club anarchiste. Ils avaient programmé *Superargo* contre *Diabolikus*, une œuvre d'art révolutionnaire selon ceux qui s'étaient eux-mêmes baptisés combattants du système social. Ce jour-là, et à la même heure, notre ciné-club présentait *Le Petit Fugitif*, une merveille du cinéma nord-américain, qui a inspiré tous les réalisateurs de la nouvelle vague.

Je n'hésitai pas. Si pour rester d'avant-garde, être original et révolutionnaire, je devais supporter *Superargo* contre *Diabolikus*, je renonçai sans rémission. J'assumais ma condition de médiocre petit-bourgeois préférant le conformisme, un verre à la main,

et admirant un enfant fugitif perdu dans Coney Island, plutôt que devoir torturer ma conscience avec un cinéma qu'on a nommé, par défaut, avec des noms de vitamines B et C.

Traduction : Jacques Aubergy